

Georg Lukács

Mikhaïl Cholokhov

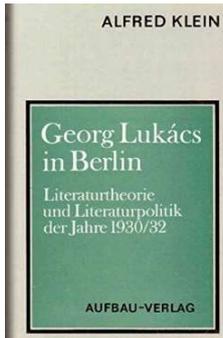
Le deuxième tome du *Don Paisible*



Georg Lukács (1885-1971)

1930

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Ce texte est la traduction de l'article *Mikhail Scholochow* extrait du livre Alfred Klein, *Georg Lukács in Berlin, 1930-1932, Literaturtheorie und Literaturpolitik*, Berlin Weimar, Aufbau Verlag, 1990, où il figure parmi les textes choisis publiés en annexe, après une longue présentation (pp. 5 à 174).

Il y occupe les pages 210 à 215. Il a été publié pour la première fois dans la *Moskauer Rundschau*,¹ en 1930, n°41.

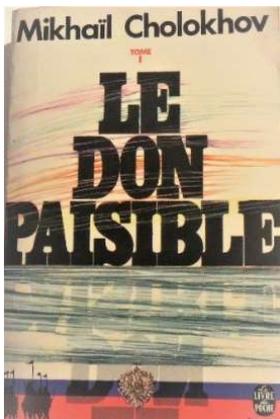
Il était jusqu'à présent inédit en français. Les notes sont du traducteur.

On connaissait de Lukács l'essai de 1949, *Cholokhov, Le Don Paisible, Épos de la guerre civile en pays cosaque*, qui figure dans le tome 5 des Œuvres : *Probleme des Realismus II, Der russische Realismus in der Weltliteratur*, Luchterhand, 1964, pp. 378-415.

<http://amisgeorglukacs.org/2022/12/georg-lukacs-cholokhov-le-don-paisible-1949.html>



Ce petit texte, publié en 1930 à l'occasion de la parution en Allemagne du deuxième tome du *Don Paisible* (Lukács vit alors à Berlin) est d'une tonalité différente, *critique*. Si Lukács reconnaît les éminentes qualités littéraires de Mikhaïl Cholokhov, y compris par rapport à la grande majorité de la littérature bourgeoise, il est intéressant de constater l'évolution de ton entre la critique sur le fond, souvent sévère, de 1930, et les louanges de 1949.



Ce n'est en effet qu'en 1932 que Mikhaïl Cholokhov (1905-1984) adhère au parti communiste et devient en quelque sorte l'écrivain officiel du régime, comblé d'honneurs, consacré par le prix Nobel de littérature en 1965.

Mikhaïl Cholokhov, *Le Don Paisible*

Traduction Antoine Vitez

Paris, Julliard, Le Livre de Poche, 1971, 4 tomes

¹ *Moskauer Rundschau*: hebdomadaire en langue allemande traitant de la politique, l'économie et la culture en Union Soviétique, et paraissant à Moscou de mai 1929 à décembre 1933.

Mikhaïl Cholokhov

Le Don Paisible, tome 2.

La première partie du roman de Cholokhov a fait, *au plan artistique*, sensation. Ce livre offre des descriptions d'une ampleur épique, des personnages pleins de vie, d'une expressivité et d'une couleur sensibles telles qu'elles n'étaient guère imaginables dans l'ensemble de la littérature contemporaine, et qui rappellent directement les classiques de la littérature. Les attentes de la suite de ce livre, qui devait décrire le Don Paisible en mouvement, la guerre et la guerre civile, la révolution et la contrerévolution, étaient en conséquence d'une intensité peu commune. Nous devons donc d'emblée souligner que ces attentes sont sévèrement *déçues* par cette deuxième partie. Ce n'est pas que cette partie ne montre pas, elle-aussi, le grand talent de Cholokhov. Il fournit à nouveau d'excellentes descriptions, de merveilleux paysages, des personnages et des épisodes vus de manière expressive et colorée. Mais le livre *dans son ensemble* n'est pas vivant ; il ne lui manque pas simplement le caractère attrayant du premier tome, mais il se décompose totalement en des épisodes organiquement incohérents entre eux, qui de plus sont si différents dans le ton et la conception que l'on ne peut pas parler d'une véritable unité artistique. Au lieu de l'essor attendu, le deuxième tome montre donc une baisse du niveau artistique.

Certes, cette déception n'est pas complètement inattendue. Maint lecteur du premier tome n'aura sans doute pas, à la fin, éprouvé de mouvement ascendant. L'irruption de la guerre dans la région « paisible » du Don, l'arrachement des cosaques de la maison, du travail, et de la famille ont certes été décrits avec les même puissance littéraire qu'auparavant la vie quotidienne, apparemment pauvre en événements, au bord du Don

« paisible ». Mais la *guerre elle-même* n'a pas, dès le premier tome, pris une physionomie véritable. Il a tout particulièrement manqué presque totalement dans le tableau la figuration et l'analyse de cette réaction *spécifique* que la guerre a obligatoirement entraîné, chez les cosaques du Don, en raison de leur *situation spéciale de classe*. Cette faiblesse devient alors la raison principale de l'échec de Cholokhov dans le deuxième tome.

Néanmoins, en abordant la question sous cet angle, nous ne pouvons pas nous empêcher de mentionner *le rapport entre cette faiblesse de l'exposition et justement les grandes qualités littéraires du premier tome*. Nous ne pensons en effet pas que l'échec de Cholokhov dans les parties récentes de son œuvre soit une chose pour soi, et les grandes qualités littéraires du premier tome une autre chose qui en serait séparée. Au contraire. Nous pensons que les aspects littérairement passionnants du premier tome comportent en germe *toutes les causes des faiblesses ultérieures*. En quoi consiste la grande beauté du premier tome ? Cela a déjà été exprimé par de nombreux critiques : nous trouvons un tableau harmonieux, unitaire et cependant varié, coloré, de la *nature* de la région du Don. Et les villages, les familles cosaques, les individus cosaques, leurs relations entre eux, leur vie quotidienne, leurs joies, leurs peines et leurs passions : tous cela est issu avec une force de conviction *organique-naturelle* de ce fondement ; tout cela agit comme une partie constitutive organique de cette unité naturelle ; comme un *morceau de la nature* de la région du Don. Cela génère une apparence littéraire suggestive, une unité de vision, qui agit sur le lecteur de manière tout à fait fascinante.

Mais il manque dans ce tableau un élément tout à fait essentiel de la réalité du Don : l'*élément social*, la situation de classe des cosaques du Don. À tout ce que Cholokhov voit bien et décrit avec une véritable puissance littéraire, il y a – objectivement –

à la base les conditions de colonisation et de répartition des sols créées dans la région du Don par l'évolution économique et politique à l'époque du tsarisme. Celles-ci ne constituent pas simplement la base sur laquelle tout s'édifie, elles ne déterminent pas simplement les motivations qui – en dernière instance – entraînent toutes les actions, relations, émotions, etc., mais elles influent aussi, en même temps, de manière incisive sur les qualités spécifiques de chaque action, relation etc. individuelle. Ce serait assurément une exagération injuste de prétendre que Cholokhov néglige complètement cette base sociale. Non, il y a maint épisode qui montre que son regard acéré d'observateur a aussi vu ces aspects de la vie au bord du Don paisible ; par exemple l'opposition entre cosaques et « paysans » (ukrainiens), qui se déchaîne un jour en une grande rixe qui tourne presque à la bataille ² (elle est décrite avec une merveilleuse aisance épique) qui a pour conséquence que, sur certaines routes, aucun cosaque ne roule ou ne chevauche seul, de peur d'être maltraité par des ukrainiens. ³ Et ainsi d'autres faits caractéristiques en plus. Néanmoins, nous ne voyons presque rien d'une différenciation de classe interne dans le village cosaque. De tels traits, les éléments sociaux souvent bien observés, n'ont donc pas, dans le tableau global que trace Cholokhov, cette *importance prépondérante* qui leur revient en réalité, ils sont plutôt des éléments subordonnés à cette unité élémentaire naturelle qui détermine la structure et la dynamique de tout le roman.

Il va de soi que cette lacune *fondamentale* de Cholokhov ne se fait jour dans toute son importance que lorsque le Don Paisible entre en mouvement. Tant que le village arriéré mène sa vie paisible, – relativement – fermée au monde extérieur, c'est superficiellement que se manifeste la vie interne « naturelle »

² *Le Don paisible*, op. cit, 2^{ème} partie, chap. V, t. I, p. 214 ss.

³ *Ibidem*, chap. VI, t. I, p. 223 ss.

de la stanitsa, socialement peu différenciée ; c'est-à-dire que d'un côté, ces éléments de la vie qui incarnent vraiment la relation à la nature et de l'autre les éléments « naturels » élémentaires de la vie personnelle, dominant le tableau. Il en est ainsi superficiellement. Il en est ainsi – certes modifié de manière primitive – dans la conscience des personnages du roman. Il en est ainsi – malheureusement – aussi dans la vision de l'auteur, qui lui-même ne voit que par les yeux des cosaques. Sous cette surface, néanmoins, les forces sociales sont toujours à l'œuvre. Et la puissance avec laquelle elles régissent les actions, les idées, les résolutions et les émotions des hommes se presse de manière toujours plus impérieuse en surface, quand elle détruit violemment le « calme » harmonieux de la colonie, quand le village cosaque reculé est entraîné dans le tourbillon de la guerre impérialiste. C'est là que « d'un seul coup », les moyens d'expression de Cholokhov, brillamment efficaces auparavant, deviennent totalement insuffisants. Avec les passions amoureuses, les frictions familiales de l'époque « paisible », la vie « naturelle » a produit en surface un tableau impressionnant, unitaire et harmonieux *en apparence*. Mais maintenant, à chaque tournant, les thèmes sociaux apparaissent en *surface* comme des forces motrices *visibles* ; toute décision, toute hésitation, tout virage dans l'évolution des personnages doivent à partir de là être rendus compréhensibles, si l'on ne veut pas qu'un chaos se crée.

Exprimé autrement : la guerre, et tout particulièrement son développement, la dissolution du front, le début de la guerre civile, la différenciation croissante des classes sociales, l'hésitation des couches intermédiaires de la révolution à la contre-révolution et retour (ce dernier point est particulièrement important pour les paysans moyens cosaques) représentent pour les personnages du roman un chemin de l'élémentaire au conscient. C'est un énorme problème et d'un attrait littéraire

peu commun qui se présente ici : montrer, et certes de manière littérairement sensible, montrer non pas simplement avec des moyens purement intellectuels, analytiques, comment ces événements remodelent les cosaques coupés du monde, les conscientisent, les politisent (l'un dans cette direction, l'autre dans celle-là.) En un mot, par quels chemins les cosaques abandonnent leur vie purement élémentaire d'antan, comment cette élémentarité (une conséquence nécessaire de leur situation sociale) se répercute aussi dans leur période consciente et influence dans un sens ou un autre, de manière décisive, leur action et décisions conscientes. Ce chemin, Cholokhov ne parvient pas à le *figurer*. À la place de la figuration littéraire, on voit de plus en plus de la chronique desséchée, de l'intellectualisme pur, de la propagande informe. Les tournants n'ont en eux-mêmes rien d'évolutif. Tandis que la première partie était presque exagérément « organique », que les hommes montraient dans leur évolution une absence de bond presque animale ou végétale, tout se produit maintenant « soudainement », et à vrai dire par la voie de la conviction intellectuelle, des arguments sont énoncés et sont efficaces ; mais on *ne figure pas littérairement* d'où les arguments tirent leur force de conviction ; les tournants ne montrent pas la « ligne nodale » des évolutions internes, la transformation de la qualité en quantité, mais ce ne sont – dans la plupart des cas – que des tournants soudains, sans véritable intermédiaire. La grande tâche consistant à figurer artistiquement l'éveil de la conscience dans une couche sociale agissant jusqu'à présent élémentairement, sans conscience, que peu d'écrivains ont déjà accompli pour la classe ouvrière, Cholokhov n'a pas pu lui trouver une solution pour ses paysans moyens cosaques. Et comme c'est là le problème central du deuxième tome – aussi selon les intentions de Cholokhov – son absence de solution signifie le manque de réussite de tout le volume.

Là aussi, les racines remontent au premier tome. Cholokhov a – à juste titre – ressenti que l'évolution ultérieure devait être préparée dès les temps « paisibles ». Survient par exemple en effet dans le premier tome un agitateur du Parti Ouvrier Socialdémocrate de Russie,⁴ qui travaille illégalement dans le village, forme un cercle, est arrêté etc.⁵ Mais la nature du tableau d'ensemble, figurée à l'instant en détail, ne fait pas apparaître de manière vivante son activité. On ne figure pas sur quelles bases sociales, objectives, il peut, par son agitation, se lier aux cosaques (les quelques ouvriers du moulin constituent une exception), et c'est pourquoi ni son agitation, ni son influence sur quelques cosaques ne sont vivantes ; il reste plutôt sur le papier et se démarque de manière flagrante de la vie trépidante des processus élémentaires quotidiens de l'environnement.

Cela vaut dans une mesure accrue pour le deuxième tome, où les proportions doivent s'inverser, et où cela, précisément, devrait être au cœur de la représentation. C'est justement parce que Cholokhov n'est pas en mesure de montrer le chemin concret de l'élémentaire au conscient que chez lui, l'élément conscient est surestimé, les transitions disparaissent, et cette surestimation met même en danger l'exactitude intrinsèque du tableau.

Il n'est donc pas du tout étonnant que dans sa représentation de la période de transition de février à octobre, nous ne voyons comme tendances que le bolchevisme et le monarchisme. Qu'il y ait somme toute eu des mencheviks, des S-R etc., on ne l'apprendra jamais de ce livre (la personne de Kerenski est à l'horizon comme une ombre irréaliste). Cette simplification

⁴ Le POSDR (divisé en 1903 entre bolcheviks et mencheviks) ne prend le nom de Parti Communiste qu'en mars 1918.

⁵ Il s'appelle Stockman. *Le Don paisible*, op. cit, 3^{ème} partie, chap. I, t. I, pp. 367-375 ss.

exagérée du tableau, qui rend la période février-octobre presque invisible, est tout d'abord aussi une conséquence de la faiblesse fondamentale du deuxième tome, qui est aussi ouvertement corrélée de la façon la plus étroite à cet échec des vieux moyens de représentation et à l'insuffisance des « nouveaux ». Comme Cholokhov ne peut pas développer littérairement l'évolution politique et idéologique de ses personnages, mais les fait presque exclusivement se dérouler sous une forme intellectuelle, une forme de discussion, il essaye – à partir d'une économie artistique – d'opposer simplement entre eux les deux pôles extrêmes afin de faire apparaître de manière claire et expressive l'opposition décisive.

Nous avons formulé très sévèrement nos objections au livre de Cholokhov. Nous devons le faire, car le niveau artistique du premier tome, mais aussi le haut niveau de développement de la nouvelle littérature de l'Union Soviétique, contraignent le critique à appliquer aux nouvelles œuvres l'*échelle de mesure la plus exigeante*. Il n'est donc pas bien obligatoire de souligner en détail pour le lecteur intelligent que le deuxième tome du *Don Paisible*, lui aussi, surpasse très largement, malgré toutes ses faiblesses, la plus grande part de la littérature bourgeoise des dernières années. Il suffit de même de mentionner brièvement que le deuxième tome lui aussi comporte toute une série de passages, de descriptions, de situations de grande beauté littéraire. Ceci doit être souligné pour être complet, mais très brièvement seulement, car la question essentielle qui affecte le livre n'est pas là, mais dans le fait précis du dérapage du deuxième tome par rapport au niveau du premier, et des causes de cette descente.

Moskauer Rundschau, n°41/1930

